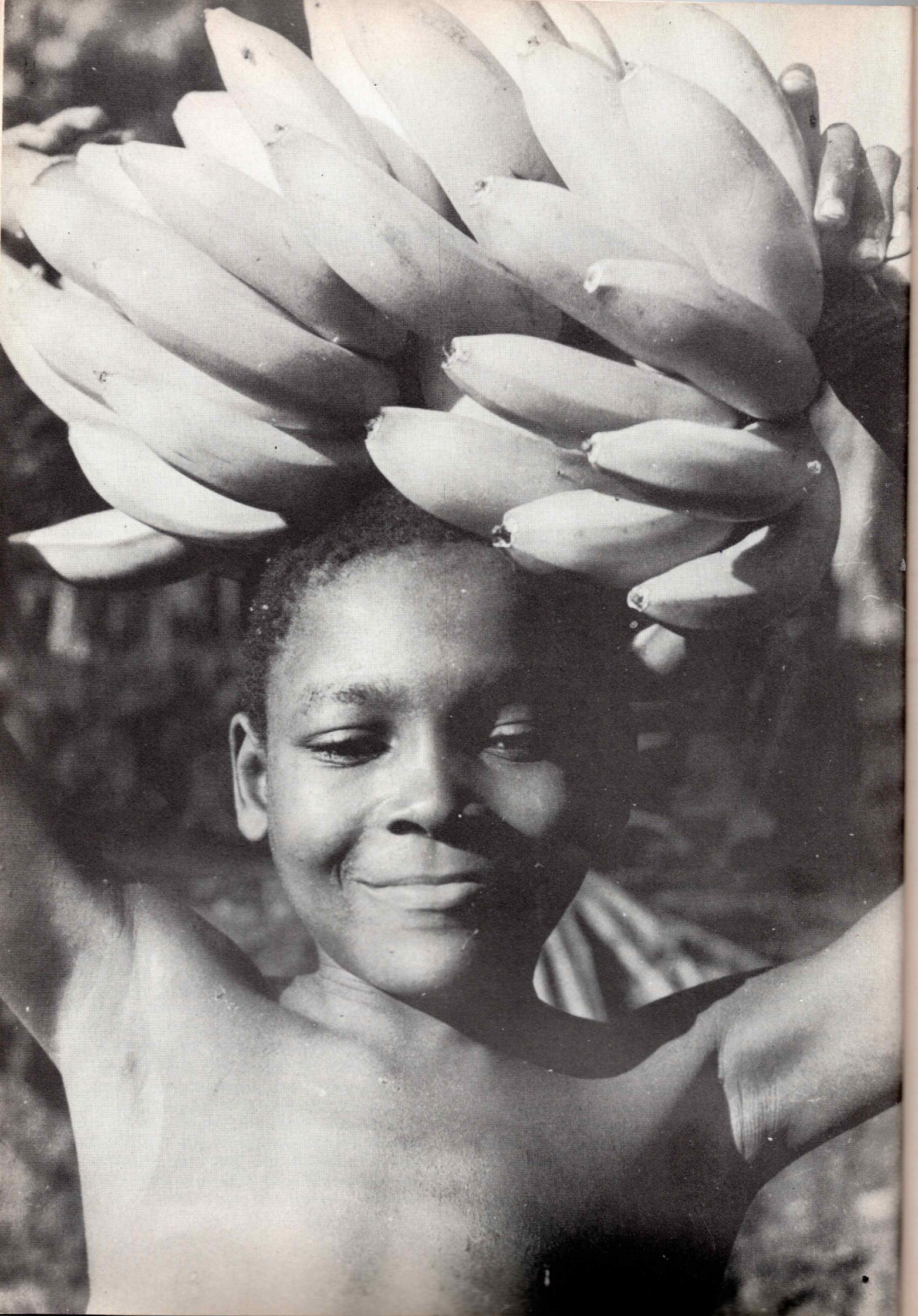




l'enfant, une nécessité heureuse ?

Les enfants occupent en Afrique noire une place que nous n'imaginons pas dans nos pays, où plusieurs générations ont volontairement limité le nombre de leurs enfants, non seulement dans les villes, mais aussi dans les régions rurales. Nous ne mesurons même qu'en partie à quel point une longue pratique malthusienne a modifié à la fois les mentalités, la notion même de famille et le statut des enfants dans nos sociétés.

Certes, la lecture des romans africains nous en donne une idée. Mais l'observation des contrées africaines, où se déploie encore actuellement une forte fécondité, m'a aidée à découvrir ce qui a disparu des paysages français : la présence, chez eux, de 60 personnes de moins de 20 ans pour 40 adultes, tandis que, chez nous, 17 jeunes de moins de 20 ans évoluent au milieu de 40 adultes, dont dix sont des vieillards. La faible proportion des enfants explique-t-elle la présence de ces pancartes plantées dans les espaces verts qui entourent certains de nos grands immeubles urbains et qui affichent sans ambage : « Ici, les chiens et les enfants ne sont pas admis » ? Quand j'arrive dans des villages africains pour y faire une visite médicale, il est hors de question de canaliser la horde des enfants attirés par la curiosité. Les responsables du groupe les

chassent deux ou trois fois, mais la petite troupe finit toujours par revenir en force occuper la place qu'elle souhaite avoir : le premier plan. Son nombre le lui permet.

Pourquoi y a-t-il tant d'enfants en Afrique noire ? Quelle place occupent-ils dans la société ? Quelles sont les perspectives de changement ? C'est ce que nous voudrions esquisser à grands traits.

des enfants désirés

La fécondité des populations qui n'ont pas de pratiques de limitations des naissances a été appelée « fécondité naturelle » (1). On sait par exemple que les pionniers du Canada ont eu en moyenne dans

les dix enfants par ménage. Les problèmes de survie posés par leur petit nombre dans un pays à défricher ont sans nul doute développé un comportement pro-nataliste. Certaines familles européennes ont eu la même mentalité par conviction religieuse.

Les raisons qui expliquent la forte natalité en Afrique noire sont sans doute plus complexes. Certes, la population a doublé en 40 ans. De 165 millions d'hommes vers 1930, elle est passée à 345 millions en 1970. Mais, malgré cela, la densité d'occupation des sols reste faible : en moyenne 11 habitants au kilomètre carré, contre 27 sur l'ensemble des autres continents. Or le relatif sous-peuplement de l'Afrique noire n'est pas dû à ses déserts : il y en a autant, sinon plus, sur d'autres continents. Elle n'est pas directement liée à l'aridité de ses sols ; un géographe, P. Gourou (2), a bien montré que certaines terres peu productives sont beaucoup plus peuplées que d'autres qui ont pourtant des sols beaucoup plus riches. Non, la principale cause du sous-peuplement est la surmortalité. Les taux de mortalité sont à peu près le double de ceux qui ont été publiés pour l'Asie ou l'Amérique du Sud,

*Maître de recherches au C.N.R.S.,
Ethnologue.

(1) Objet du Séminaire international de l'I.N.E.D.,
Paris, mars 1977.

(2) L'Afrique, Hachette, Paris, 1970.

et cela dès le plus jeune âge : vers 1970, sur 100 enfants, 20 meurent en Afrique noire avant leur première année contre 12 en Asie du Sud-Est, 7 en Amérique centrale, 3 en Europe de l'Est, et 1,2 en Europe du Nord. La surmortalité africaine n'est plus aujourd'hui le triste produit des guerres de conquêtes (traite des esclaves, royaumes locaux, colonisation) ; elle résulte de maladies, de malnutrition...

Pour pallier la forte mortalité qui menaçait leur survie, les sociétés africaines ont essayé depuis des siècles d'accroître leur fécondité. Les institutions matrimoniales ont été orientées dans ce but, y compris la polygamie, si longtemps décrite, qui facilite le mariage de toutes les femmes, jeunes, veuves et divorcées, en leur ouvrant le choix d'épouser non seulement un célibataire, mais tout homme marié. Pratiquement toutes les Africaines sont donc exposées à devenir mères à l'âge de 20 ans, même dans les communautés restreintes. En Afrique il n'existe pas de « vieille fille » et cette situation, impensable chez eux, fait toujours rire les Africains.

Des études démographiques ont pourtant avancé que les ménages polygames étaient moins féconds que les monogames, mais on ne peut considérer ces résultats comme acquis, étant donné les difficultés techniques de cette analyse. On n'y tient pas compte du fait qu'une femme appartenant aujourd'hui à un ménage polygame a été pendant longtemps l'unique femme de son mari, ou vice versa, selon l'arrivée et le départ d'autres femmes dans le foyer ; ou que telle autre, stérile ou devenue stérile et répudiée par le mari dont elle était la seule épouse, est venue dans un ménage polygame aider les jeunes mères de famille surchargées ; elle élèvera un ou plusieurs enfants qu'elle considérera comme les siens.

L'idéologie d'une grande famille est si enracinée, le prestige d'une grande descendance si prédominant, qu'une femme stérile ou

n'ayant pas d'enfants vivants est considérée comme « un arbre sec », inutile. Et pour une femme, la stérilité est si affligeante, si déshonorante, que certaines de nos malades n'hésitaient pas à déclarer les enfants de leur co-épouse comme étant les leurs. La ruse était rapidement éventée, puisque nous examinions systématiquement toutes les femmes d'un village. Et comment leur en vouloir lorsqu'on sait qu'on les suspecte de sorcellerie ou d'inconduite du fait même de leur Infécondité (3) ?

les enfants dans les villes et les campagnes

Cependant la vie change, en Afrique noire comme ailleurs. Les villes sont le théâtre de profondes transformations, si bien que l'écart entre les niveaux et les modes de vie des citadins et des ruraux se creuse de plus en plus.

Dans les métropoles africaines, le coût des logements, l'achat de la nourriture, des vêtements, le prix de la scolarité des jeunes, deviennent comme chez nous des obstacles à l'accroissement des familles. Jamais avant 1960 je n'ai entendu un Africain, même polygame, mettre en doute ses options pronatalistes. Avoir beaucoup d'enfants, en avoir « autant que Dieu le permet », c'était la richesse et la fierté des parents, l'espérance et la gloire d'un chef de famille. Ensuite les mentalités ont commencé à se modifier, d'abord dans le milieu restreint des cadres : « Non me disait l'un d'eux, je ne prendrai pas une troisième épouse si celle-ci est enceinte. J'ai déjà 4 enfants avec ma première femme. Je vois bien que si leur nombre continue à croître, je ne pourrai pas donner à tous l'éducation que je souhaite pour eux. L'école coûte cher. » Depuis, le thème de la limitation des naissances, sujet auparavant scandaleux, inimaginable, est devenu courant

dans les conversations entre salariés ou fonctionnaires. Les techniques modernes de planification des naissances entrent progressivement dans les mœurs, non sans tâtonnements et erreurs, l'information colportée de bouche à oreille étant trop souvent approximative.

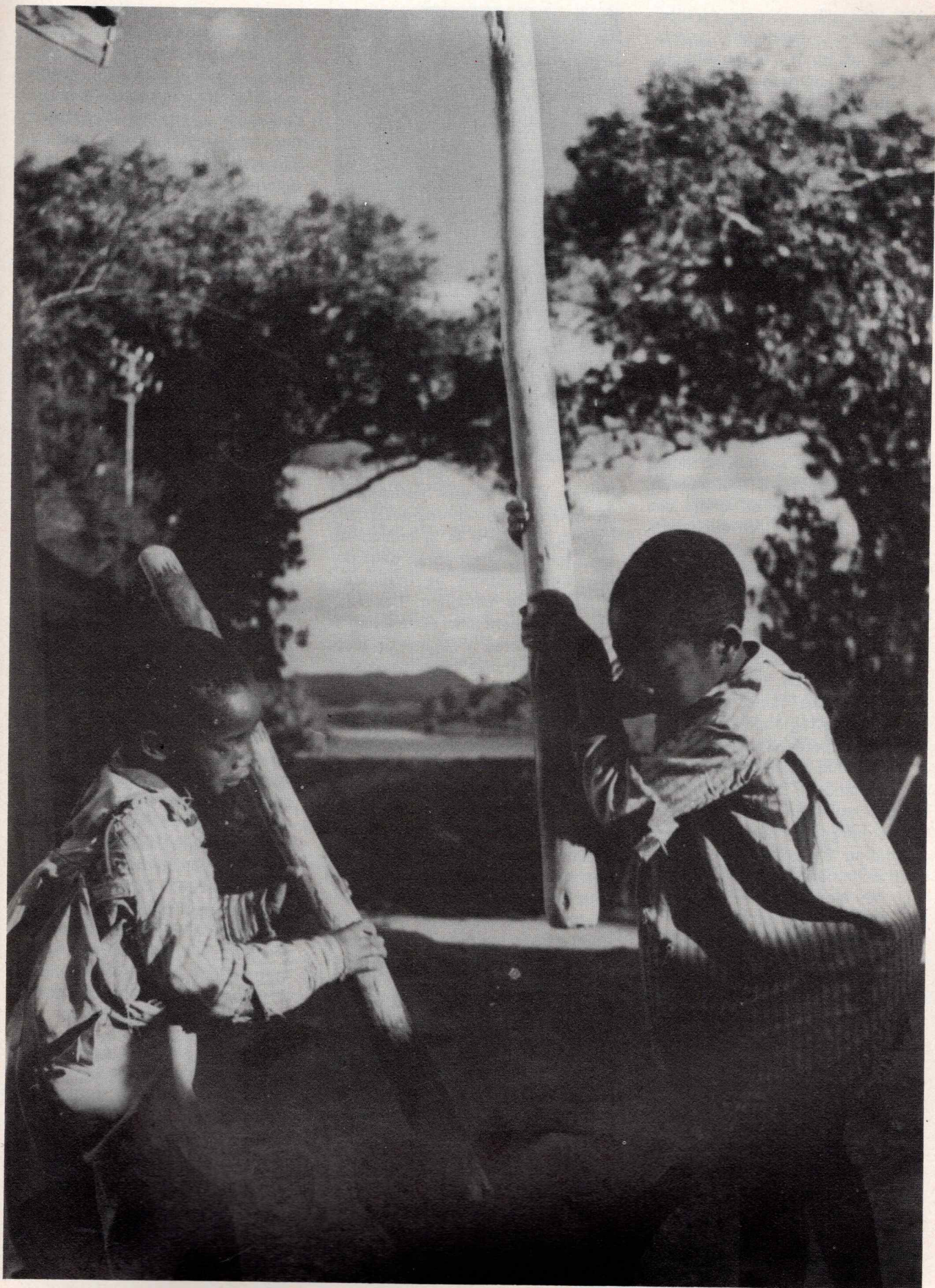
Il est vrai qu'en ville, la pratique traditionnelle d'espacement des naissances qui, sauf dans la plupart des pays musulmans, interdisait les relations conjugales durant environ 15 à 28 mois après la venue au monde d'un enfant, tombe en désuétude. Elle exigeait une continence, pénible dans les ménages monogames. Elle fut pourtant courageusement acceptée aussi longtemps que subsista la croyance, profondément enracinée que les relations sexuelles empoisonnaient le lait maternel et qu'elles rongeaient la vie d'un bébé.

Dans une de nos récentes enquêtes, il s'avéra que 60 % des hommes vivaient séparés de leur épouse ou de leurs épouses à cause de l'interdit sexuel post-natal. Or, plus de la moitié ont répondu que cette période de continence était facile à observer. Ces réponses sont émouvantes, car elles signifient que, même si cette épreuve est pénible, ils l'assument sans faille (les « incartades » sont relativement rares, les femmes le corroborent) parce qu'elle leur paraît être la condition sine qua non de la survie de l'enfant et de sa mère.

Mais la protection sanitaire, qui a abaissé la mortalité infantile urbaine, est venue apaiser la peur de voir mourir les enfants si les parents interrompaient l'interdit sexuel post-natal. A partir des années 1960, quelques femmes ont commencé à me dire : « Tu vois que c'est vrai pour les autres, mais pas pour moi ». La porte était dès lors ouverte à une autre mentalité. Les comportements des ménages urbains vis-à-vis des enfants se rapprochent de plus en plus de ceux que nous connaissons en Europe.

Or, quand nous avons commencé à travailler en tant que médecin, en

(3) Dr Anne Retel-Laurentin, Infécondité en Afrique noire, Masson, Paris, 1974, p. 89, 118 et 128-135. Sorcellerie et ordalie, même auteur, Anthropos, Paris, 1974, p. 182-202.



1953, des villes comme Abidjan, Kinshasa ou Ouagadougou, comp-
taient moins de 100 000 habitants.
En 1979, le nombre des citadins
s'est multiplié par six, dix et même
plus. Chaque année, l'ensemble de
la population africaine urbanisée
croît de 10 à 15 %, en majeure par-
tie par suite de l'émigration rurale.

Les zones rurales présentent un
tout autre spectacle. Dans les grou-
pes à forte fécondité, la « grand' fa-
mille » est le cadre de vie habituel
et déterminant pour la socialisation
des enfants. Je choisirai pour
exemple un groupe ethnique de
Haute-Volta, les agriculteurs Bwa.
Le chef de famille est l'un des
doyens d'âge, depuis longtemps
préparé à présider au « bien-être »
des ménages de ses frères cadets
et de ses enfants; il arbitre leurs
discussions, décide du choix des
époux et épouses de jeunes, de
l'hospitalisation d'un enfant, des ra-
tions quotidiennes de mil ou de
maïs prélevées dans les greniers,
sans compter les achats : vête-
ments, lits ou moustiquaires, tôle
pour recouvrir la toiture d'une mai-
son, mobylette, etc. L'ensemble des
maisons et des cours, enclos par
une enceinte regroupe parfois une
centaine de parents. Cet espace est
pour les enfants le cadre tangible
au sein duquel ils acquièrent les
valeurs traditionnelles : le pres-
tige d'une grande descendance qui
« étend au loin la renommée » d'un
chef de famille, les règles du par-
tage des biens dans un patrimoine
qui reste collectif et enfin l'obéis-
sance et le respect dus aux aînés.

Ce cadre éducatif est aussi cha-
leureux. L'enfant est à la fois le fils
de son père et de ses oncles, car
tous les frères sont solidaires; d'ail-
leurs, une épouse n'appelle-t-elle
pas ses beaux-frères : « mes maris » ?
Un enfant ressent donc l'affection
de plusieurs pères, celui selon son
cœur n'étant pas toujours son géné-
teur. A-t-il plusieurs mères ? Les
co-épouses de sa mère sont sou-
vent stigmatisées dans les contes
africains comme « la mauvaise
mère », la génitrice étant la bonne,
mais il faut souvent comprendre



que ces « deux mères » représentent
(comme dans les contes des « deux
sœurs », la bonne et la mauvaise),
deux tendances extrêmes, deux po-
tentialités, bonne et mauvaise,
d'une même personne. Les Afri-
cains soulignent ainsi cette ambiva-
lence des êtres à l'égard de leurs
proches à laquelle ils sont très sen-
sibles.

En pratique, le bébé est en con-
tact quasi-permanent physique et
affectif avec sa mère pendant les
quelque deux années où l'allaitement
est d'abord sa nourriture ex-
clusive, puis un appoint à l'alimen-
tation cuisinée. J'ai souvent vu des
femmes manger avec leur enfant de
cinq à six mois dans les bras. Celui-
ci, tout en tétant, tend parfois un
doigt vers la main de sa mère dont
il suit attentivement les déplace-
ments du plat à la bouche. Elle dé-
pose alors une noisette de sa pro-
pre boulette de mil sur les lèvres du
petit qui, selon les cas, suce com-
plaisamment ou grimace. Ainsi ini-
tié, il en vient de lui-même à pren-
dre des miettes et à s'habituer à la
nourriture des adultes.

Au cours des examens médicaux
collectifs que nous pratiquions, il
arrivait souvent qu'une femme se
détachât spontanément de l'assis-
tance pour venir prendre l'enfant
que la patiente sortait de derrière

son dos où il était niché, enserré
dans un pagne noué sur sa poitrine ;
et le calme de l'enfant ainsi remis
parfois brutalement en d'autres
mains démontrait bien qu'il en avait
l'habitude. L'entraide féminine est
une nécessité absolue lorsqu'on
sait les risques que court un jeune
enfant couché sur le sol, ou même
sur un lit : les insectes ailés ou ter-
restres qui le piquent, les araignées
venimeuses, les serpents. Et, s'il
marche à quatre pattes, une se-
conde d'inattention suffit pour qu'il
se brûle aux braises du foyer ou
qu'il ne renverse sur lui une mar-
mite bouillante. Ces cas sont par-
fois graves, voire mortels.

Très jeune, l'enfant apprend à
distinguer les membres de sa fa-
mille en maniant un vocabulaire
infiniment plus riche que le nôtre.
Oncles et tantes sont désignés par
un terme spécial selon qu'ils sont
des aînés ou des cadets et selon
qu'ils appartiennent à la famille de
son père ou à celle de sa mère. Pas
besoin de périphrase. La famille est
classée dans son esprit selon la
complexité des relations de pré-
séance et d'obéissance. Il sait qu'il
trouvera familiarité et indulgence
près de ses grands-parents et que
des liens particuliers, dits « de plai-
santerie » le lient aux parents de sa
mère. Cette famille maternelle,
groupe étranger à son cadre de vie
quotidien, il ira lui rendre visite,
avec sa mère d'abord, il y sera
choyé, il y découvrira les mille peti-
tes différences d'un mode de vie
apparemment uniforme, mais qui
sera pour lui un lieu de dépayse-
ment. Et plus tard, surtout si l'en-
fant est une fille, ce lieu deviendra
un refuge précieux lors des difficul-
tés de son existence (4).

Dès l'âge de 6 ou 7 ans, un en-
fant rend service. Avec leurs frères et
amis, les garçons gardent les
champs pour en éloigner les oi-
seaux et quadrupèdes. Ils appren-
nent à semer et aident à sarcler et,

(4) On peut en lire un compte rendu vécu, à pro-
pos des Wolof et Lebou du Sénégal dans « Le
cercle de famille », in : La natte et le manguier,
Mercure de France, Paris, 1978. Cf. Recherche,
Pédagogie et Culture, vol. VII, n° 40.

(5) Un pays à la dérive, éd. C.J.P., Paris, 1979.

lorsque leurs parents en ont, ils gardent les troupeaux. Les filles aident à la cuisine, portant l'eau et le bois, participant aux cueillettes et au séchage des graines qui servent à confectionner les sauces. Elles gardent leurs cadets, fières parfois de les porter sur le dos, comme une femme. Tous accompagnent les adultes pour rapporter les récoltes de mil ou de maïs, des champs au village. Même si les exigences des parents sont dures et maintenues au prix de châtiments corporels, l'enfant sait qu'il est la joie et l'espérance d'une famille, qu'il a été désiré, même s'il est le huitième ou le neuvième, et qu'en revanche, ses parents âgés se reposent sur lui pour les nourrir dans leur vieillesse.

des régions entières privées d'enfants

La place qu'occupe l'enfant africain dans de grandes familles est mise en relief par la situation inverse, moins exceptionnelle qu'on ne le croit. Nous en avons parlé ailleurs. Il s'agit de contrées où la stérilité s'est insidieusement implantée au siècle dernier, lorsque les caravanes des esclavagistes, les colonnes marchandes, puis les troupes de la colonisation, ont entraîné des maladies vénériennes dans leur sillage jusqu'au centre du continent. Ces maladies « fleurissent avec le libertinage », écrivaient des auteurs de l'époque. En fait la pratique de relations extra-conjugales a souvent été imposée par les conquérants des anciens royaumes africains à leurs sujets et esclaves et elle a parfois été admise dans certaines sociétés, notamment avant le mariage, sous couvert de favoriser la fécondité. Les occasions de contamination des maladies vénériennes ont ainsi été multipliées par la mobilité des couples, et cela d'autant plus que le cycle de la contagion leur échappait ; en effet les symptômes de ces maladies sont particulièrement trompeurs ou discrets chez les femmes.

Dans ces régions, à l'inverse de ce qui se produit dans les sociétés malthusiennes, l'infécondité est ressentie comme une malédiction. Elle est subie à contre-cœur au lieu d'être acceptée et voulue. Nous avons eu l'occasion d'analyser les conséquences de cette situation dans une région de l'Est centrafricain (5), où plusieurs écrits avaient dénoncé une désorganisation, voire une « dégénérescence » sociale. Ils évoquaient la tristesse de ces villages sans enfants et leurs observations n'étaient pas dénuées de fondement puisque, la mortalité aidant, plus des trois quarts des femmes n'avaient aucun enfant de moins de quinze ans à nous présenter lors des visites médicales.

Cette statistique nous éclaire peut-être moins que leur propre langage. Pour eux, la prospérité de leur pays est synonyme d'un grand nombre d'enfants ; elle est à l'image des arbres fruitiers chargés de fruits, des récoltes riches en grain, des greniers pleins. Ignorant les maladies stérilisantes, les gens accusent leurs ancêtres défunts de les châtier pour d'obscurités fautes qu'ils n'auraient pas commises ; ils accusent les jeteurs de sort, les sorciers, voire l'inconduite féminine d'être cause de leur marasme. Ainsi tiraillés entre leurs vœux et la réalité, ils élaborent des modifications du droit coutumier sans réaliser que finalement, celles-ci encouragent parfois les familles des deux parents, celle du père et de la mère, à s'arracher mutuellement l'enfant rare.

Quant à l'enfant, il ne bénéficie pas d'une famille aussi fortement structurée que celles des régions à forte fécondité. Certains n'ont ni oncle ni tante, parce que leurs parents sont fils et fille unique ; d'autres ont des parents, mais dispersés dans de petites unités villageoises. De toute façon, il leur manque les compagnons de jeux et de travail de leur âge, ils sont condamnés à la solitude ou au partage austère de la vie des adultes. Il existe bien quelques familles nombreuses, mais elles quittent les villages sans enfants

pour échapper à la contagion mystérieuse de la stérilité. Et il nous arrivait parfois de rendre visite à quelques-unes de celles-ci pour le seul plaisir d'entendre les jeux et les rires du monde des enfants.

Les habitants de ces contrées se plaignent, comme nulle part ailleurs, de l'ennui, du manque d'entraide entre parents, et faut-il s'en étonner quand les familles privées de collatéraux et d'enfants ressemblent à des arbres sans rameaux, à une moisson sans épis ? Dans ce contexte, les enfants nous semblent marqués par une appréhension envahissante de la mort (il y a plus d'enterrements que de naissances), la mort personnalisée qui grignote sournoisement l'ampleur des groupes, ruine leur économie sans aucun des dérivatifs des pays aisés pour masquer sa présence.

Nous sommes ici loin des mentalités modernes qui s'interrogent sur l'opportunité d'avoir un enfant ou deux au plus, sur le risque de lui offrir la vie, sur le sens de la maternité « esclavage des femmes ». Là-bas, l'enfant paraît bien être une nécessité, une main-d'œuvre gaie et insouciant du lendemain, la motivation d'un mieux-être pour ses parents. Il apporte le rire, la distraction, la détente, l'avenir, dans des vies où le mot évasion, sous les formes du tourisme, loisirs, cinéma, n'existe pas. A l'inverse, dans les pays riches en enfants, ceux-ci ressentent intuitivement, à travers la mentalité nataliste de leurs parents, qu'ils sont un bienfait, de plus ils sont utiles. Malgré les durs travaux, les deuils et les maladies, ils s'interrogent moins peut-être que d'autres sur le sens de leur existence ou sur l'orientation de leur vie. Vivant en étroite relation avec les autres générations, ils semblent échapper à ce que peut avoir de dramatique, pour d'autres, les crises de l'adolescence ou le sens de marginalité. Nous ne sommes pas juges, mais observateurs, et ce sont là des questions que nous posons à tous ceux qui s'occupent de ces problèmes.